

# MODES DE PARIS

*Littérature, Beaux-Arts, Théâtres, Economie Domestique*

## MODES

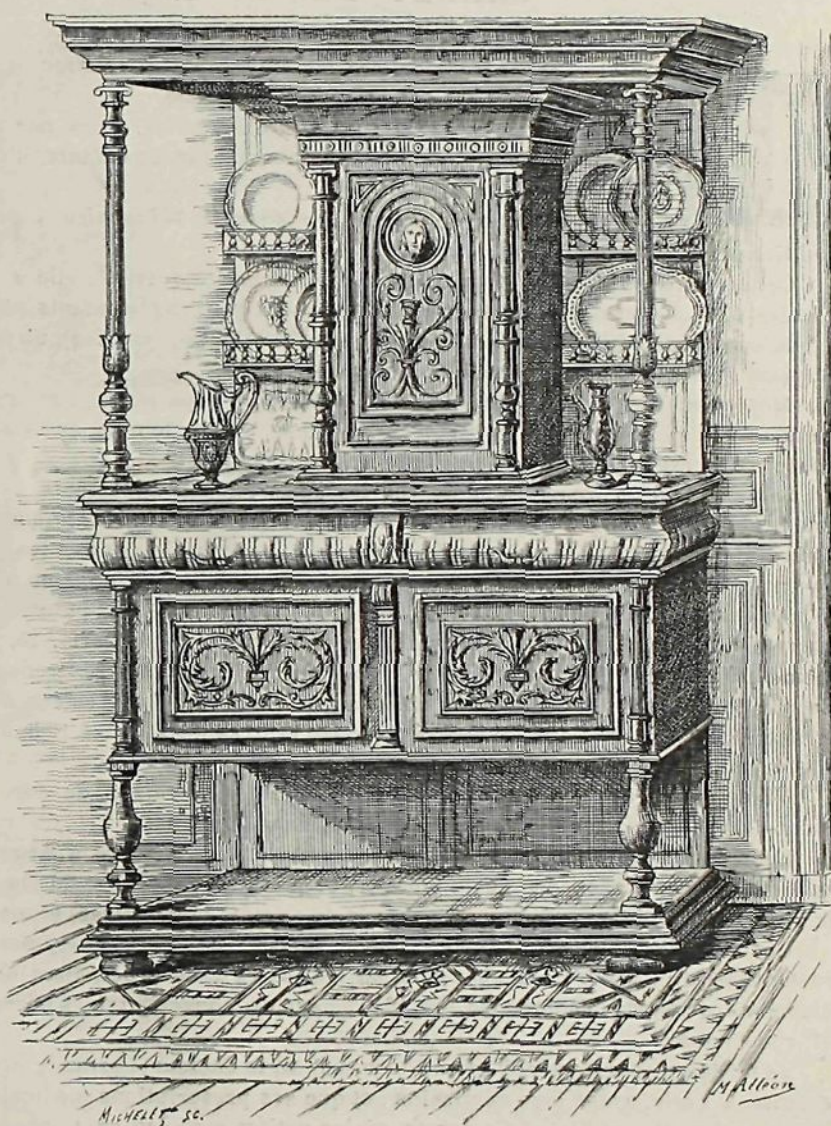
**L**A tendance de la mode pour les tissus lourds s'accroît. On fait énormément de grosses diagonales de deux tons, combinées de façon à donner l'illusion d'un glacé, car le glacé est le roi du jour. En soie comme en laine, il règne presque en absolu.

Je vous confirme, à l'égard des tissus d'automne et d'hiver, ce que je vous disais précédemment sur les droguets, les ombrés, etc. Quant à la forme de nos costumes, l'indécision est devenue une certitude. C'est bien décidément sur les modes de l'Empire que nous entraîne le courant actuel.

Les jupes se raccourcissent un peu, les épaulements s'abaissent, et les petits volants s'implantent, quoique, je vous l'ai dit aussi, en très belle étoffe de soie, l'un soit encore ce qu'il y a de plus distingué.

Le satin, la peau de soie et le cou de cygne forment la trinité dans laquelle les fiancées devront choisir leur robe de mariée. Qu'elles se souviennent surtout que si la simplicité est, en tous temps, appréciable, c'est surtout pour ce costume spécial qu'elle devrait être exigible.

C'est à la coupe seule que ce genre de robe doit demander son élégance. Rien n'est plus joli qu'un long fourreau princesse; mais, bien entendu, cette coupe ne peut être confiée à la première couturière venue. Reportez donc sur la façon, chères lectrices, ce que vous auriez dépensé en garnitures inutiles, et vous y gagnerez à tous les points de vue.



Buffet Renaissance en chêne sculpté.



Le velours miroir se fait non seulement en velours uni, mais aussi en velours côtelé, ce qui est charmant et se portera beaucoup.

La guipure, surtout la guipure d'Irlande, n'abandonne pas le sceptre de sa royauté. J'en ai vu cette semaine de très beaux dessins nouveaux, un peu plus lourds, pour les garnitures d'hiver.

En fait de fourrures, car malgré la chaleur dont nous jouissons encore, il ne faut pas oublier que

l'automne s'avance à grands pas; en fait de fourrures, dis-je, l'astrakan se portera encore beaucoup. Mais le Thibet sera surtout le dernier mot de l'élégance en fait de fantaisie, le renard bleu et la zibeline demeurant, comme toujours, les fourrures de luxe.

Avec la forme droite des manteaux, la loutre redevient en faveur; aussi la silskine et les velours du Nord.

MARIE-BERTHE.

## CARNET DE LA BIENFAISANCE



A misère engendre bien des maladies dont la tuberculose n'est pas malheureusement la moins nombreuse, ni la moins dévastatrice.

Aussi, des âmes généreuses et charitables, mues par la même pensée, ont-elles fondé plusieurs œuvres, dans le but de recueillir les enfants tuberculeux, anémiques, ou menacés de devenir poitrinaires.

Il y a d'abord l'*Œuvre des enfants tuberculeux*, dont le siège social est 35, rue de Miroménil, à Paris.

Cette œuvre est fondée et entretenue par la charité privée : elle a pour but la création d'hôpitaux, d'asiles et de dispensaires consacrés au traitement gratuit des enfants pauvres atteints de tuberculose.

Elle possède déjà à *Ormesson*, par Sucy-en-Brie (Seine-et-Oise), un hôpital; et à *Valescure*, par Saint-Raphaël (Var), un asile de convalescence.

Moyennant une cotisation annuelle de 10 fr., on fait partie de l'œuvre; mais il faut verser une somme de 10.000 fr. pour recevoir le titre de *fondateur*. Alors, le nom du donateur est inscrit à la tête d'un lit dont il conserve la disposition sa vie durant.

Seulement, cette œuvre dont le service des trois établissements est fait par les sœurs de Sainte-Anne, ne reçoit, jusqu'à présent, que des petits garçons; mais l'hôpital de *Villepinte*, par Sevran-Livry (Seine-et-Oise), vient la compléter. On y reçoit, à partir de 3 ans, les enfants et petites filles nées de parents phthisiques, et les jeunes filles atteintes de maladies de poitrine. Cet hôpital, dont M<sup>me</sup> la duchesse d'Uzès est une des fondatrices, et toujours une des plus zélées patronnesses, est desservi par les religieuses de *Marie-Auxiliatrice*, dont la maison mère est à Paris, 25, rue de Maubeuge. C'est à cette même adresse, et à M<sup>me</sup> la supérieure, qu'il faut demander tous les renseignements pour les admissions. En tout cas, il faut présenter les malades qu'on désire faire entrer à *Villepinte*, à la consultation du médecin. Cette consultation a lieu le mercredi et le samedi, de 9 à 10 heures du matin, 17, rue de La-Tour-d'Auvergne.

*Villepinte* a, en outre, quelques places payantes, à raison de 4 fr. par jour. Puis, une succursale à *Saint-Germain-en-Laye* (Seine-et-Oise), 4, avenue Gambetta.

Enfin, on compte un quatrième établissement de ce genre à *Argelès* (Hautes-Pyrénées). C'est un asile pour enfants menacés de la poitrine, et qui a été fondé par M. le docteur Douillard, en 1873, dans le but de recueillir les enfants pauvres, nés de parents poitrinaires, et menacés de le devenir.

Cet établissement est, jusqu'à présent, spécial aux filles, qui y sont reçues de 5 à 12 ans, et qui y restent jusqu'à 21 ans. L'asile est tenu par les sœurs de la Croix, dites de Saint-André. Pour tous renseignements, demande d'admission ou versement de souscription, s'adresser à M<sup>me</sup> Marcellin Douillard, 11, rue d'Assas.

Je ne dois pas encore oublier de dire que M. le docteur Ferrand, médecin des hôpitaux, examine les enfants, à Paris, avant leur admission; et que ses prescriptions médicales sont scrupuleusement suivies, l'hiver, à *Argelès*, et l'été, à *Cauterets*, où les petites malades vont prendre les eaux.

On leur donne, en dehors de l'instruction scolaire, à s'occuper de travaux de jardinage, pour fortifier leur santé.

Avis à celles de mes lectrices que la fortune favorise, et qui sont embarrassées sur l'emploi de leur argent. Il y a beaucoup d'œuvres, c'est vrai; mais il y a encore tant de bien à faire!

SPERANZA.





# VISITES DANS LES MAGASINS

Le talent de M<sup>re</sup> Galardi se montre d'un goût parfait dans les élégants costumes qu'elle vient de créer pour les réceptions données à l'occasion de l'ouverture de la chasse. Ces fêtes cynégétiques, et les grands dîners qui en sont le complément, obligent à l'élégance; aussi les femmes s'y montrent-elles dans de délicieuses toilettes. M<sup>re</sup> Galardi en a composé de ravissantes en gaze brodée, en crêpe de Chine, en bengaline, étoffes souples dont les plis, soutenus par la doublure de taffetas, serpentent avec infiniment de grâce. Puis les dentelles et les rubans sont disposés avec une telle entente de la mode, et de la taille, qu'ils doivent parer, que la femme habillée par M<sup>re</sup> Galardi doit être en tout point contente. Une élégance comme il faut, une simplicité plaisante, et, quand on l'aime, une pointe d'originalité. M<sup>re</sup> Galardi, 4, boulevard Malesherbes.

Il n'est pas trop tard pour vous parler, mesdames, du nouveau corset en batiste de M<sup>re</sup> Emma Guelle, 3, place du Théâtre-Français. Quelle charmante idée que d'employer ce tissu frais et léger, si agréable au porté par ces chaleurs. Cet objet indispensable est doublé de même batiste, avec de vraies baleines, des ressorts souples et le busc incassable; il est d'un très bon usage, très souple et en harmonie avec les toilettes du moment. Comme le corset-cuirasse de M<sup>re</sup> Guelle, dont il a l'excellente coupe, celui-là prend la taille avec élégance, il amincit, il dégage les hanches, et l'on y est à l'aise, tout en étant soutenue. Selon le goût, il se fait en batiste bleue, rose, mauve, glycine comme dans toutes les teintes à la mode.

Il est un peu tôt pour vous parler des nouveautés que la Scabieuse, 49, rue de la Paix, prépare pour l'automne. Mais nous pouvons vous renseigner sur les beaux tissus classiques pour le grand deuil et le demi-deuil. Cette maison a un choix d'étoffes noires, de qualité supérieure, qui ne peut se trouver que dans une maison spéciale de premier ordre. Les tissus d'un noir superbe, que la teinture n'a pas brûlés, sont d'un usage excellent. Cachemire de l'Inde et d'Ecosse, Henrietta Cloth, drap d'Alma, vigogne, sont des étoffes de grand deuil; le

granité, le pointillé, le grain de poudre, l'armure crêpe, la Rémoise, la fougère se portent pour le deuil moins austère.

Nommons, pour la jaquette d'automne et les collets de forme variée, la draperie unie : amazone, taupeline, Thibet, zibeline et celle de fantaisie : Croskrew, diagonale, chevron, le matelassé, le broché.

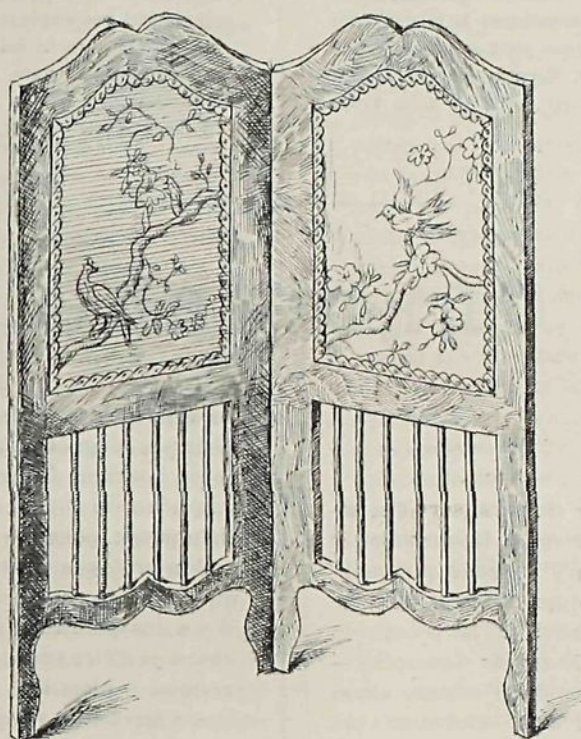
Pour le demi-deuil, les crépons unis, les fantaisies grise, héliotrope et prune, et les vigognes et amazones dans ces mêmes couleurs. Envoi franco d'échantillons.

La maison Lefèvre et Cabin, ancienne maison Sajou, 74, boulevard de Sébastopol, a une très jolie collection de dessins de tapisserie directement coloriés sur le canevas.

Cette invention simplifie beaucoup le travail et offre une grande économie parce qu'elle supprime le dessin tramé, qui est beaucoup plus cher que celui colorié. Quant à l'assortiment, il est compté à raison de 8 fr. la livre de très belle laine de Hambourg. L'on trouve ainsi coloriés, non seulement l'ameublement d'un petit salon et d'une salle à manger, les fantaisies telles que paravent, écran, tabouret, banquette, etc., mais aussi des ornements d'église : chasuble, étole, carrés pour tapis. Dire que les dessins sont de style, d'un goût parfait et souvent la reproduction d'anciennes tapisseries remarquables, nous paraît presque inutile, la maison Sajou ayant depuis de longues années la réputation de ne faire que de beaux ouvrages. MM. Lefèvre et Cabin, successeurs, maintiennent haut cette réputation.

M. Charles Fay, 9, rue de la Paix, est l'inventeur de cette

exquise Veloutine, une poudre de riz impalpable, nous pouvons dire connue et employée par les femmes élégantes des deux mondes. Car, à l'encontre de beaucoup de produits similaires, la Veloutine peut passer les mers sans s'altérer ni perdre de ses qualités. La partie de bismuth qui entre dans sa manipulation la rend hygiénique. Elle donne au teint un velouté délicat et transparent. La Veloutine se fait blanche, rosée, crème, et se vend en boîtes, blanche, rose et verte, 4 fr. la boîte, et 5 fr. avec la houppette. Se méfier des contrefaçons.



Paravent-écran en chêne gainé de peluche, moins le contour et la claire-voie.

De M. Ployard, 67, rue Saint-Lazare.

## Explication des Gravures noires (pages 85 et 87)

*Buffet Renaissance en chêne sculpté.* — Milieu plein représentant une tête d'apôtre finement sculptée.

Côtés ouverts supportant des galeries ornées de petites colonnettes ou *colombelles*, comme on les appelait à cette époque.

Les portes du bas sont ornées de motifs sculptés dans le

goût Renaissance. La partie ouverte était destinée à recevoir les grosses pièces d'argenterie.

*Paravent-écran en chêne.* — Le bois n'est apparent qu'autour de la peluche qui fait encadrement aux feuilles et étoffe ancienne; la claire-voie du bas est en chêne. Une fine passementerie entoure l'étoffe. Le dos est tendu de satin assorti.



## Explication de la Gravure coloriée 4902

*Toilette de réception de château.* — Ce modèle se recommande aux femmes ennemies de la banalité, mais aimant une originalité sobre et de bon goût. Il se compose d'une chemise ou blouse, en tulle romain écriu, sur dessous de soie ivoire. Une tunique juive, en drap mauve, se drape à l'antique sur les épaules par un bijou or et pierreries. Elle tombe droite du haut en bas, est ajustée sous les bras, et légèrement ouverte sur la blouse de tulle. Derrière, le manteau de cour, attaché aux épaules par le même bijou qui fixe les draperies du devant, s'étale en une longue traîne mobile, et donne une très grande élégance à la toilette. Sur les bords du devant, et au dos, court une broderie légère, brodée au passé or et mauve. Ceinture or maintenant la blouse; elle disparaît sous les plis de la tunique pour se laisser revoir derrière sous le manteau de cour. Manches de tulle romain transparentes, terminées par un haut volant de tulle brodé assorti.

Le complément de cette toilette est une coiffure à la grecque maintenue par des bandelettes d'or.

Petites sandales mauve et or.

Notre modèle est en drap mauve; il peut se faire en cachemire ou sicilienne de même teinte.

*Toilette d'automne.* — Robe princesse fourreau en peluche rayée changeante noir et feu. Elle se ferme sous le bras, lacée comme un corset et n'a d'autre ampleur que la couture biaisée du milieu du dos. Pour toute garniture, un très riche col en vieille guipure tombant bas sur les épaules, et hauts poignets assortis. Sur cette toilette se jette le petit collet Henri II, en peluche feu; seconde pèlerine en drap noir; le tout très ample et très froncé au col, légèrement roulé.

Chapeau en peluche feu à fond Choubersky. Comme garniture, un nœud à longue coque en velours noir; au milieu, un papillon de pierreries avec antennes Méphisto.

Bottes en chevreau mat. Gants de chevreau glacé.

## CHRONIQUE

## Douarnenez.



UR dix voyageurs qui arrivent à Douarnenez et n'y passent que quelques heures, — pour aller à la pointe de Raz, par exemple, — neuf au moins, sinon les dix, s'en vont avec cette opinion que Douarnenez est un petit port qui mérite justement d'être qualifié de sale, tout imprégné d'une odeur plus ou moins accentuée, selon les quartiers, de sardine, de *rogue* (appât pour la pêche) et d'huile chaude; qui n'a pour lui que son incomparable baie, d'un bleu de lapis, et dans lequel il serait fort désagréable de séjourner. Ce en quoi ils se trompent et montrent, au premier chef, qu'ils n'ont point fort développé le goût du pittoresque.

Pour être édifié sur cette question du charme négatif ou réel de Douarnenez, il suffit d'assister au repas de table d'hôte de l'un des grands (!) hôtels du pays. Entre les lamentations inévitables sur les plats trop ou pas assez cuits, sur la *poule de mer* plus souvent que de raison inscrite au menu, sur la chaleur et la fraîcheur de la salle, etc., se dessinent bien vite les impressions personnelles des convives, qui sont formés de deux catégories bien distinctes : les hôtes de passage et les pensionnaires de l'hôtel. De la plupart des

premiers viennent les paroles sévères sur l'aspect peu élégant de Douarnenez, entremêlées toujours pourtant d'éloges à l'adresse de la baie. En revanche, du côté des pensionnaires, une extrême indulgence pour ce même aspect et une admiration profonde pour la campagne délicieuse qui environne le petit port. C'est que, parmi ceux-ci, il y a des peintres, des dilettantes, des blasés, charmés d'être sortis de leur cadre habituel et qui goûtent le plaisir de vivre quelque temps au milieu d'êtres très simples, d'âme nullement compliquée, étant avant tout des êtres d'action. Pour les voyageurs de cette sorte, c'est un régal qu'un premier voyage à Douarnenez, car les oreilles et le regard y trouvent le nouveau...

En effet, dans cette extrémité du Finistère, la langue bretonne a presque absolument remplacé le français; et seules les intonations gutturales et sourdes du breton se font sans cesse entendre. Beaucoup, parmi les paysans, sont incapables de comprendre, même le moindre mot, à eux adressé, en français. Puis les yeux sont amusés par le coup d'œil que présentent les costumes, non qu'ils soient, à Douarnenez, fort gracieux; mais ils ont du moins l'avantage d'être universellement portés.

Les bébés bretons sont aussi peu propres qu'adorables. En les contemplant, on pense bien vite à cette recommandation expresse mise sur certains objets : « Regardez, mais ne touchez pas. » Presque tous, ils sont blonds, des joues de pomme d'api, des yeux superbes sous les cils très longs, et les cheveux courts et bouclés, comme une toison brillante, que recouvre un petit béguin à trois pièces, muni d'un gland pour les garçons et d'un pompon pour



les filles. Souvent ce béguin est d'un rouge brique, très chaud de ton, teinte qui paraît aimée dans cette partie du Finistère, car les gamines en guenilles portent des robes de cette couleur, — quand leurs jupes misérables ne sont point d'un beau vert de feuille que la poussière et l'usure ne peuvent arriver à enlaidir.

Quant aux femmes et aux jeunes filles, elles sont habillées de noir, le corsage bordé de velours; mais le châle de laine souple et le tablier, chez les fillettes surtout, sont de nuance claire, rose, ou bleu pâle, ou bise, que l'air vif de la mer a bientôt atténuée et rend d'une teinte très douce d'étoffe ancienne, pâlie par le temps. Et toutes, petites et grandes, ont la coiffe de tulle brodé qui encadre chastement le visage et donne aux fillettes un air drôle de petites vieilles, d'autant qu'elles tricotent volontiers, en se promenant, tandis que résonne, sur le pavé, le bruit de leurs sabots, seule chaussure, dans le pays, des hommes et des femmes. A la messe, le dimanche, quand ils arrivent ou partent, il semble qu'on entende une formidable averse d'orage, alors que tous les sabots se meuvent sur les dalles.

Elles ont une étrange distinction naturelle, ces filles de Douarnenez, une allure droite et noble qui apparaît frappante quand on les rencontre par bandes, le dimanche soir, sur la route de Quimper, leur lieu de promenade favorite; ou bien encore sur la jetée, à l'heure où s'embarquent les pêcheurs pour aller lancer au large leurs filets. Alors, sur la longue allée de pierre qui s'avance au milieu du flot, c'est un fourmillement de coiffes blanches encadrant les visages des promises ou des épouses. Celles-ci, trop souvent, sont bien obligées de venir pour guider « leur homme » qui a plus que joyeusement fêté le dimanche et n'avance que d'une marche chancelante. Mais en lui, l'instinct du métier demeure si intact, en dépit des nombreuses libations faites, qu'il descend sans trembler, avec une agilité de singe, les échelles de fer de la jetée, à peine visibles dans l'ombre épaissie du crépuscule, et qui l'amènent dans le grand bateau de pêche, où sont déjà les autres, ses compagnons, plus ou moins dans leur bon sens. Mais l'air du large les remettra tous dans leur état normal.

Et, une à une, les barques se détachent du port, les hautes voiles sombres découpées nettement sur l'horizon, où traîne une dernière lueur de soleil couchant qui fait miroiter l'eau mouvante. Dans la petite ville, les lumières s'allument derrière les vitres; et, pour peu que le poisson donne, les sardinerias sont éclairées, car l'on y travaille. Debout, en file, les sardinières accomplissent leur tâche, la jupe courte jusqu'aux genoux, enveloppées dans un large tablier blanc, les sabots au pied, le visage brun sous la coiffe; et, en chœur, elles chantent à pleine voix, si bien qu'à les apercevoir ainsi, on croit assister à quelque tableau d'un opéra-comique d'une parfaite couleur locale...

Douarnenez fait songer à ces personnes peu

séduisantes au premier abord et dont le charme saisit, enveloppe, captive profondément à mesure qu'on les connaît davantage. Certes oui, vers le port, plusieurs rues qui évoquent la vision du *Pollet* de Dieppe sont des ruelles affreuses, telles en dépit de leurs jolies appellations : la *Venelle des Aleçons* et la rue d'Ys. Car ce dernier nom ne pouvait manquer d'avoir sa place à Douarnenez, puisque, dit la légende, là où frémissent aujourd'hui les eaux claires de la baie, s'élevait jadis la grande cité d'Ys, engloutie par la mer parce que le roi Grallon avait souffert les crimes de sa fille, la belle Dahut. A l'endroit même où celle-ci fut saisie par le flot vengeur, s'étend un petit havre dont le nom breton de Pouldavid se traduit en français le *gouffre de Dahut*.

Mais si ces quartiers du port font reculer les étrangers pénétrés de principes absolus sur l'hygiène, il en est d'autres où l'air et la lumière se répandent librement, comme dans la « grande » rue Jean-Bart, réservée par Douarnenez pour ses hôtes de passage. Puis combien est délicieuse toute la campagne autour de cet humble port de pêche, boisée, vallonnée, avec des coulées verdoyantes au bout desquelles apparaît la baie, d'un bleu intense, belle comme celle de Naples, assurent ses admirateurs, — mais le Vésuve en moins. Au lieu de la cime fumeuse du volcan, se dessine seulement, vers l'horizon, la masse bleuâtre et sombre du Menes Hom. Puis, tout près de la côte, si près que l'on y arrive à pied sec à la marée basse, l'île Tristan, ainsi nommée du chevalier Tristan, l'un des compagnons du roi Arthur, qui but avec la blonde Yseult le breuvage magique destiné au roi Marc'h. Ce roi, dont le palais s'élevait sur l'emplacement du village de Plomarc'h, avait le malheur de posséder des oreilles de cheval. Aussi faisait-il soigneusement périr ses barbiers dès qu'il n'avait plus besoin de leurs services, afin qu'ils ne fissent pas connaître son triste sort. L'un d'eux cependant, grâce à ses supplications et à ses promesses de silence, eut la vie sauve. Mais son secret lui était si difficile à garder, qu'il ne tarda pas à le confier aux sables du rivage. Or, quelques roseaux poussèrent là; des bardes les cueillirent, s'en firent des hautbois qui chantaient à tout venant : « Marc'h, le roi de Plomarc'h a des oreilles de cheval. » Telle est l'histoire du Midas breton.

Aujourd'hui, au lieu où se dressait le palais du roi, sont groupées quelques masures au toit de chaume, sous l'ombre de beaux arbres, fièrement élevés, dominant des prairies herbues qui dévalent vers la mer.

Plus haut, c'est la route, bordée de pins sveltes, qui mène au Ris, une superbe plage fort recherchée des baigneurs de Douarnenez, peu gâtés sous ce rapport, et qui a ce seul inconvénient de ne posséder point une seule cabine. Mais quelle difficulté peut arrêter les baigneurs intrépides ! Les cabines manquent ? Ils s'en passent. Et, imitant leurs pères, les Gaulois, ils les remplacent par les grottes et les rochers, nécessairement destinés à cet usage... Aussi le dimanche, de quel





Dos de la toilette de château ;  
Robe en broché vert-de-gris.

*Toilette de château en soie brochée vert-de-gris.*  
— Jupe biaisée à petite traîne; elle est ornée d'une belle frange de chenille et jais posée devant et s'arrêtant sur les côtés.

La même frange, à tête grillage, suit le tour de la taille, et tombe assez bas sur la jupe en accusant une pointe produite par la longueur des brins qui composent la frange; la ceinture en ruban forme la tête.

Le devant du corsage est à moitié caché par cette frange dont le quadrille forme comme un collier à l'encolure dégagée.

De l'entournure, partant d'un gracieux coquillé de



Toilette de réception de château de la gravure coloriée, vue de dos.



Toilette de château : Robe en broché vert-de-gris garnie d'une haute frange de jais et chenille.  
De Madame Pelletier-Vidal, 49, rue de la Paix.

devant, cette frange fait encore une jolie garniture en passant sous le bras pour remonter au milieu du dos où un nœud de ruban en fixe la pointe, ainsi qu'on peut le voir sur le petit croquis qui montre le dos de ce costume.

La manche se compose d'un gros bouillon cerné, devant, par le coquillé; une frange avec la tête grillage la termine élégamment.

Chapeau en paille de riz noire, tendue, dessous, de velours vieux rose.

Dessus, deux têtes de plume, l'une, vieux rose, l'autre, vert-de-gris, et deux jarrettières de velours assorties aux plumes, prenant la calotte.

Brides étroites nouées de côté.

Bas de soie vieux rose.

Souliers en chevreau brillant.

Gants de Suède.

Eventail en soie japonaise brodée avec monture en bois de violette finement travaillé.

*Toilette de réception de château de la gravure coloriée, vue de dos.* — Montre la pose du manteau de cour se reliant sur l'épaule à la draperie du devant, par le même bijou qui attache celle-ci.





Toilette d'automne de la gravure coloriée, vue de dos.

*Toilette d'automne en peluche rayée changeante noir et feu, de la seconde toilette de la gravure coloriée, vue de dos. — Le petit collet Henri II en peluche feu, et second collet en drap noir est le complément de cette simple et élégante toilette.*



Dos de la toilette de réception de château.

*Dos de la toilette de réception de château. — Montrant la façon de la ceinture ainsi que la disposition des revers qui sont comme la fin de la charmante draperie qui garnit le devant du corsage.*

*Elégante toilette de réception de château. — Se fait tout en dentelle noire.*

*La dentelle laize taillée en biais, est doublée de taffetas noir.*

La demi-traine s'allonge avec grâce. La doublure du corsage est ajustée, couverte de dentelle coulissée à la taille, et rentrée dans la jupe.

Ce corsage est orné, à partir de l'épaule, d'une draperie croisée sous la poitrine simulant un large revers mollement tourné en spirale.

Une haute ceinture, en faille mais comme la draperie, enserre la taille, et, derrière, se découpe en genre corselet.

La manche est faite d'un gigot en faille mais et d'une engageante en haute dentelle.

A l'encolure, collerette de dentelle.

Bas de soie noire et souliers de satin noir.

Eventail de dentelle noire avec monture d'écaille jaspée.

Cette charmante robe se fait entièrement en laize blanche sur transparent de couleur pâle : ciel, mais, rose, glycine.

Garniture de satin ou de moire, assortie au transparent.

Ne pas employer de satin comme dessous, mais de la faille, de la moire ou du taffetas.



Toilette de réception de château en dentelle noire et faille mais. De Mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel



spectacle... bizarre ne jouit-on pas au Ris!... Au premier moment, on est tout près de crier au scandale; mais, au bout d'une heure, l'on est habitué à cette manière de procéder inattendue, tant Douarnenistes et baigneurs attirés du Ris ont l'air de la trouver simple et naturelle.

Le Finistère est un pays plein de surprises!

C'est aussi le pays des *pardons*. A la fin d'août, ont lieu les deux principaux : celui de Sainte-Anne la Palud, — sainte Anne, grand'mère de la Vierge, vous disent gravement les Bretons, — et celui de Kergoat. C'est ce dernier qui inspira le peintre Jules Breton, il y a quelques années à peine.

Pour arriver à Kergoat, en partant de Douarnenez, les voitures suivent une route qui, à elle seule, suffirait pour rendre la promenade charmante, car elle se déroule entre des coteaux boisés, verdoyants, d'une fraîcheur exquise, et a pour horizon l'infini bleu de la baie entrevue à travers les aiguilles fines des sapins, et frémissante au pied des landes couvertes de bruyères roses et d'ajoncs fleuris, couleur d'or. Puis la route passe par le très curieux bourg de Locronan, autrefois petite ville assez importante que la vie semble avoir abandonnée. Le roulement des voitures amenant les touristes en promenade, paraît le seul bruit qui anime désormais Locronan. Aussi il attire aux fenêtres des silhouettes fugitives, fait relever la tête aux vieilles qui tricotent devant leur porte et accourir, avec le cri inévitable : « Donnez-moi un sou! » les quelques enfants occupés à jouer dans la poussière devant le portail de la vieille église, — vieille comme la ville elle-même — et ses hautes maisons grises en pierre portant la date du XVII<sup>e</sup> siècle. Quelques-unes de ces maisons sont tombées en ruines et des jonchées de feuillage vivace en recouvrent à demi les débris.

Il y a pourtant une époque où Locronan sort de son silence de ville morte; c'est lors de la grande *Tromenie*, autrement dit du grand *pardon* qui attire jusqu'à quarante mille pèlerins au tombeau de saint Ronan placé dans la petite église : une table de pierre, ce tombeau, sur laquelle il est représenté couché et sous laquelle les infirmes doivent passer en rampant afin d'obtenir leur guérison. Mais bien plus curieuse pour les voyageurs que le tombeau du saint, est l'église elle-même. Les murailles, jadis blanchies à la chaux, sont verdies par la mousse; le jour filtre mal à travers les vitraux d'un antique verrière, et tombe, affaibli et voilé, sur les sculptures sur bois, les vieilles statues gothiques grossièrement taillées et d'une gaucherie naïve, sur la chaire moins ancienne, ornée de minuscules tableaux sculptés qui racontent, à l'aide de personnages vêtus à la mode du règne de Louis XIV, l'histoire du saint et les avanies qu'il eut à subir de la part de sa méchante femme Keben, dont le nom est devenu une injure appliquée à une Bretonne du Finistère...

Après Locronan, encore quelques kilomètres parcourus, et les cimes feuillues d'un petit bois se profflent, c'est Kergoat. Point de village, seu-

lement une chapelle, but du pèlerinage, placée dans une ceinture d'arbres élevés, au milieu d'un cimetière lumineux et verdoyant, dominé par un vieux calvaire de granit aux sculptures bizarres. Les pèlerins sont venus nombreux, très nombreux. Sous les arbres, sur la route, dans le petit cimetière, les coiffes blanches sont répandues à profusion, et les hommes marchent, causent, et regardent les humbles baraques où se vendent des marchandises également humbles. Et de toute cette foule, une rumeur joyeuse et confuse s'élève, à travers laquelle éclate, assourdissante, la musique de bateleurs établis sur la route, si aiguë qu'elle domine le bruit de leur boniment, l'appel des mendiants difformes qui implorent la charité, et les exclamations, toujours en langue bretonne, des buveurs se remettant des fatigues de la route dans une hôtellerie devant laquelle sont rangés, dans un désordre pittoresque, les charrettes, carrioles et chevaux des pèlerins.

Le petit cimetière a été envahi; l'herbe drue est foulée au pied; et, presque sur les tombes, ils sont assis, les femmes surtout, lassées d'avoir porté ou trainé par la main les petits si drôlement arrangés, le béguin posé sur les cheveux bouclés, le buste étroit emprisonné dans le corsage très serré à taille bien longue sur la jupe bouffante, tombant presque aux pieds, relevée sur les hanches par le bourrelet que leurs mères, les *bourlédens*, portent si accentué. Les garçons, eux, restent debout; ceux de Pont-l'Abbé avec leurs deux vestes de longueur différente, ouvertes sur le gilet brodé d'un jaune éclatant; ceux de Douarnenez portant la veste bleu clair ourlée de velours noir et le pantalon gris à carreaux d'un ton éteint; les uns et les autres coiffés du large chapeau à rubans flottants...

Une sonnerie de cloches, ce sont les vêpres qui commencent, et tous s'engouffrent dans l'église jusqu'au moment où elle est comble jusqu'aux portes. Alors ceux qui n'ont pu entrer s'agenouillent dans l'herbe et disent dévotement leurs prières, tournés vers le sanctuaire. Puis la sonnerie reprend de plus belle. Il y a un remous parmi la foule des pèlerins, et par les portes grandes ouvertes, dans la demi-obscurité de l'église, on voit scintiller les flammes tremblantes des cierges. La procession commence. D'abord apparaissent, après la croix, les pèlerins qui ont fait un vœu; ce sont ceux-là qui tiennent un cierge tout en égrainant leur chapelet; parmi eux, il y a des vieillards aux cheveux longs, ayant le costume des *bragou bras* (porteurs de braies), de robustes garçons, des fillettes, des femmes, des tout petits qui trottaient tenant d'une main la jupe maternelle, de l'autre leur cierge qui s'incline de droite et de gauche.

Eux passés, viennent les porteurs des bannières, si hautes et si lourdes qu'après les avoir inclinées pour sortir de l'église, ils doivent prendre leur élan et courir afin de pouvoir les redresser. Et ceux qui accomplissent à leur honneur ce mouvement difficile sont bien notés auprès des jeunes filles. Puis le défilé des statues et des reliques



continue jusqu'au moment où se montre enfin la Vierge miraculeuse, dressée bien haute sur son piédestal, et portée par quatre *bourlédens* en grand costume, la jupe noire brodée d'argent, comme le corsage, le tablier de soie à riches dessins, et pareilles à des idoles indiennes avec leur haute coiffure criblée de paillettes brillantes... D'autres *bourlédens*, en robes blanches, suivent portant des oriflammes de gaze bleue et rose qui ressemblent de loin à de larges papillons de rêve. Et, derrière elles, s'avance le clergé, précédé par des joueurs de biniou, de tambour, parmi lesquels un beau vieux *bragou bras* à mine de chouan. Le clergé passé, la masse des pèlerins se précipite à sa suite et l'on ne voit plus qu'un

papillotage de coiffes diverses : celle de Château-lin, élégante et gracieuse avec ses larges ailes ; celle de Pont-l'Abbé, dite *bigouden*, capable d'enlaidir le plus joli visage ; celle des femmes de Quimper pareille à un petit hennin, etc.

Et cependant sous les arbres, la procession continue à serpenter, un rayon de soleil faisant étinceler l'or éteint des bannières, les broderies brillantes des *bourlédens*, tandis que les cloches continuent de sonner à toute volée, que les binioux jouent sans relâche, tandis qu'un petit souffle tiède fait palpiter les feuilles et ondoyer les oriflammes légères...

CONSTANCE.

## LA FOLLE DE VIRMONT

(Ouvrage couronné par l'Académie française)

(SUITE)

### IX



MARCELINE venait d'atteindre ses dix-sept ans. Oh ! ça ne datait pas de loin, car, la veille seulement, Césette, son père et Faustine avaient fêté son anniversaire.

Bien qu'on fût au gros de l'hiver, en plein décembre et que, depuis quelques heures, la neige estompât la campagne de son duvet, Césette avait cependant trouvé moyen d'assembler quelques fleurs et d'offrir un bouquet à sa chère fille.

Ces fleurs cueillies chez Mérieux, le fermier d'acôté, dont le jardin restait le dernier vivant, produisaient encore bon effet dans le vase de porcelaine bleue, sur une table, et la teinte à demi effacée de leur corolle égayait malgré tout la grande salle aux poutrelles enfumées.

Dans la vaste cheminée de pierre noircie, la flamme montait vive et joyeuse et posait ses belles lueurs claires sur les murs.

Il faisait bon, dans cette chambre bien close où le bruit du vent arrivait affaibli, comme un murmure, et la bonne Césette, assise dans un coin contre la croisée, se laissait aller à sa somnolence habituelle après le repas.

Faustine, debout à côté d'elle, sa poupée entre les bras, regardait mélancoliquement la route blanche sur laquelle elle ne pouvait courir maintenant, les arbres grêles et, là-bas, au détour du chemin, le léger panache de fumée grise qui faisait de loin ressembler le toit d'où il s'échappait à un immense chapeau garni de plumes.

Elle s'ennuyait, la petite Faustine. Ses neuf ans, épris de grand air et de liberté, s'accommodaient mal de son emprisonnement forcé par l'hiver. Encore si on l'avait laissée jouer dehors, ce n'est pas décembre qui l'eût effrayée. Mais non, on craignait le froid pour elle comme si le sang jeune de ses veines ne suffisait pas à réchauffer tout son être. Comme il aurait été agréable, pourtant, de courir dans cette neige douce aux pieds comme du velours, de s'y rouler, d'en faire de grosses boules et de les lancer... à qui ? N'aurait-ce été qu'à Tout-Beau.

Mais Tout-Beau était plus raisonnable ; il se souciait fort peu de cet amusement et dormait béatement près de l'âtre, étendu aux pattes d'un gros chat à la mine bonasse, qui le berçait de son ronronnement.

Guy Cressent, les jambes allongées sur les chenets de cuivre, relevait des comptes sur une petite table rapprochée du feu, et le silence de la salle n'était troublé que par le tic-tac monotone de la vieille horloge.

Près d'une demi-heure s'écoula ainsi, sans que Césette relevât la tête, que Faustine se détournât de la croisée et que l'aubergiste achevât son travail ; puis, une porte s'ouvrit doucement et Marceline apparut avec une grande brassée de sarments qu'elle jeta dans la cheminée.

— Oh ! que je m'ennuie ! lui dit Faustine, en tournant vers elle son visage désolé ; tu ne veux pas que je sorte, dis ?

— Mais non, ma fille, non ; regarde, il gèle dehors... et tu prendrais mal ; sois raisonnable, voyons. Pourquoi ne tailles-tu pas une jolie robe à ta poupée ? Ça t'occuperait.

— Je n'ai point d'étoffe, répondit-elle avec une moue.



— Eh bien, je vais en chercher et je t'en apporterai tout à l'heure. Viens m'embrasser !

Faustine s'approcha et tendit son front.

— Tu vas revenir tout de suite ? demanda-t-elle.

— Oui, tout de suite.

Elle quitta la chambre, et l'enfant alla reprendre sa place auprès de Céssette, contre la croisée.

Elle n'y était pas depuis trois minutes, que de nouveau la porte s'ouvrit, assez fort cette fois pour réveiller la servante, et faire brusquement retourner l'aubergiste.

L'hôte qui entra, un client ou un voyageur, secoua sur le seuil du logis son manteau couvert de neige, quitta ses sabots à la porte et rejeta sur ses épaules le capuchon qui empêchait de le reconnaître.

— Tiens ! s'écria Guy, c'est toi, mon garçon ? Tu arrives bien ! J'ai reçu ce matin un fût de vieille eau-de-vie dont tu me diras des nouvelles... car tu viens boire un verre, point vrai ? Et que tu as raison, mon fieu ! Par ce satané temps, rien ne chauffe l'estomac comme la bonne eau-de-vie du père Cressent.

Je crois qu'il eût pu allonger encore sa phrase sans que le nouveau venu l'interrompît, car il avait l'air passablement intimidé, ce qui était bien contre son habitude. Céssette elle-même le remarqua.

— Tu as l'air tout drôle, mon André, lui dit-elle, est-ce que tu serais indisposé ?

— Mais non, la maman, mais non, répondit-il, je ne me suis, au contraire, jamais senti si guilleret, encore que j'aie un brin l'onglée...

— Mets-toi donc près du feu et patiente une seconde, je vais à la cave et je rapporte de quoi te ragaillardir.

Il enleva son manteau, le jeta sur un banc contre le mur, et approcha de l'âtre un escabeau sur lequel il s'assit ; puis il tendit ses mains à la flamme et parut s'absorber dans la contemplation des spirales roses qui léchaient les parois de la cheminée.

Guy le regarda un instant, assez intrigué, ne l'ayant jamais vu si peu bavard. En effet, André Marosselle passait avec raison pour le plus déluré du village, et comme on disait, il n'avait point la langue dans sa poche. C'était un beau gars, bien planté, taillé en hercule, avec des yeux bleus loyaux et francs qui riaient toujours dans son visage plus ou moins enfariné, car André était meunier, et sans doute vous souvenez-vous de l'avoir déjà vu, dans le temps, sur le seuil du moulin, lorsque Marceline vida dans ses mains ce qui lui restait de bonbons le jour du baptême de Faustine.

Que de temps écoulé depuis cette époque ! André Marosselle avait maintenant vingt ans, vingt et un bientôt, et c'était un solide gaillard, travailleur et intelligent, que plus d'une villageoise aurait désiré pour gendre. Mais le meunier devait déjà avoir son idée, car il n'accordait point d'attention aux avances qu'on lui faisait, ce qui étonnait bien des gens et l'on cherchait laquelle, à

Virmont, pouvait bien attirer et garder sa pensée. On cherchait, mais on ne trouvait pas. Certains disaient bien que ça devait être Claudine Favertolle, parce qu'on les avait vus, un dimanche, retourner chez eux côte à côte ; d'autres, qui se croyaient mieux entendus, affirmaient tout bas qu'il en tenait pour Nizelle Jossin, la nièce de M. le curé. Mais, naturellement, on ne pouvait rien affirmer et les racontars allaient leur train.

Céssette, qui écoutait tout et qui n'était point causeuse, avait comme une idée que ni Claudine ni la petite Jossin ne trottaient par la tête du meunier et, dans le fond de sa pensée, elle en nommait une autre qui, peut-être bien, était la bonne, celle-là. Seulement elle n'en parlait à personne, et ceux qui la questionnaient perdaient leur temps.

— Comment voulez-vous que je sache, moi ? répondait-elle ; la Favertolle a des écus et André pourrait bien s'y prendre, encore que ça m'étonnerait, car il n'est point intéressé. Quant à Nizelle, elle est joliette, avenante et pieuse comme une petite sainte... Mais ce que nous, qui sommes d'âge, voyons d'une manière, la jeunesse la voit d'une autre ; et puis il n'y a point que ces deux-là dans le pays, il a de quoi choisir, mon André.

Elle disait : mon André, parce qu'elle l'avait vu tout petit, encore dans ses langes, lorsque sa mère le promenait au village, et elle l'aimait beaucoup, surtout depuis qu'elle le reconnaissait un des plus travailleurs et des plus intelligents du pays.

Depuis trois ans, c'est-à-dire depuis la mort du grand-père, c'était lui qui faisait marcher le moulin, aidé seulement de la vieille maman, et il marchait bien, je vous assure. D'aucun autre moulin il ne sortait une aussi fine et blanche farine ; il gagnait gros et les économies augmentaient au logis, d'autant qu'il n'était point dépensier, mais soigneux et rangé comme une fille. Céssette souriait lorsqu'elle pensait à celle que, sans doute, il aimait, à qui il ne l'avait jamais dit, mais qu'elle devinait tout de même, rien qu'à la façon dont il arrêta les yeux sur elle, quand il venait à l'auberge...

En ce moment qu'il regardait la flamme monter et descendre capricieusement dans l'âtre, sans rien dire, elle devinait encore qu'il se passait quelque chose de nouveau dans l'âme du jeune homme, et lorsqu'elle eut posé sur la table deux verres et une bouteille d'eau-de-vie, elle lui frappa familièrement sur l'épaule :

— Puisque tu n'es point malade, fit-elle, qu'as-tu donc, mon fieu ? Te voilà tout embarrassé et l'on dirait quasi que tu trembles...

— C'est que... c'est que... répondit-il, je suis rudement émotionné... C'est la vérité.

— Baste ! répliqua Guy Cressent d'un air étonné, qu'y a-t-il donc, mon garçon ? Est-ce qu'il serait arrivé malheur à la grande ?

— Non, heureusement, elle se porte comme vous et moi ; on ne lui donnerait point son âge pour la vaillantise, et même elle voulait venir jusqu'ici...



— Je sais, répondit l'aubergiste, qu'elle est encore joliment alerte; mais c'est égal, tu as bien fait de venir seul, il y a par là de trop mauvais chemins pour ses vieilles jambes... Mais dis-moi, fils, peut-être qu'elle avait quelque chose à me dire, la grande?

— C'est ça même!

— Eh bien! j'irai au moulin, moi, si ça presse.

— Ce n'est point la peine, puisque... puisque je suis là!

— Comme tu voudras, mon garçon, comme tu voudras; parle donc, je t'écoute.

Sans doute ça devait être difficile à dire, cette chose, car André Marosselle qui, vous le savez, passait pour le plus déluré de Virmont et le moins en peine de ses paroles, André Marosselle, dont la vieille mère affirmait qu'il parlait comme un livre ouvert, restait comme... un livre fermé; il dut, pour se donner du courage, faire honneur à l'eau-de-vie vantée par l'aubergiste; après quoi, il le pria de nouveau d'excuser la meunière si elle n'était point venue, et il commença une explication si belle et si bien embrouillée, si pleine de réticences, que le bonhomme, peu perspicace, d'ailleurs, n'y comprit pas un traitre mot.

Césotte, qui avait tranquillement repris son ouvrage et devant laquelle André ne se gênait pas pour parler, car il la considérait comme de la famille, n'eut pas besoin de ce long discours, elle, pour en saisir le but.

— Voilà ce que c'est, dit-elle résolument et sans plus de façon, notre André vous demande, maître Cressent, si ça ne vous fâcherait point de l'accepter pour gendre?

— De l'accepter pour gendre?... répéta-t-il ahuri; vrai, mon garçon, c'est... c'est pour dire ça que tu débites tant de choses? Ah! bien, en voilà-t-il des mots inutiles pour cette toute petite phrase!

Il se leva, fit deux ou trois fois le tour de la salle à grands pas, et André remarqua avec inquiétude la ride qui soudain se creusait entre ses deux sourcils taillés en broussailles.

— Eh bien? demanda-t-il timidement lorsqu'il revint s'asseoir, qu'est-ce que vous en pensez, père Cressent?

Et comme il ne répondait pas, et qu'il regardait opiniâtrement la flamme qui pétillait, il reprit d'une voix émue :

— Vous savez que, si vous voulez bien me donner Marceline, je la rendrai heureuse... je l'aime tant! Et peut-être bien qu'elle m'aime aussi, encore que nous ne nous le soyons jamais dit. Ces choses-là, voyez-vous, ça se devine assez! Et puis, vous me connaissez, je ne suis point un fainéant, j'ai la poigne solide et je travaille dur. Ce n'est pas tout; j'ai des économies, de beaux écus qui nous mettront, quoi qu'il arrive jamais, à l'abri du besoin. D'ailleurs, le moulin rapporte gros, vous ne l'ignorez point...

Il parla, il parla. Maintenant qu'il était lancé, il ne s'arrêtait plus, et Césotte le regardait avec admiration, tandis que Faustine, fort curieuse de sa nature, écoutait, en apparence très occupée

avec le chat qu'elle caressait dans un coin, ces paroles nouvelles pour elle.

X

L'aubergiste aussi écoutait; il ne songeait même pas à l'interrompre. La perspective de cette union, à laquelle il n'avait jamais pensé, ouvrait trop brusquement devant lui l'avenir qu'il croyait si loin encore.

Eh quoi! c'était vrai pourtant qu'il fallait songer au mariage de Marceline, c'était vrai qu'il faudrait se séparer, ne plus entendre son pas trotter du matin au soir dans toute la maison, ne plus la voir aller et venir avec sa gravité qui n'excluait point le sourire de ses lèvres; c'était vrai qu'elle devait se créer une autre famille et vivre d'une autre vie.

Ça le navrait, le pauvre homme, de penser à ces choses-là, et pourtant quoi de plus raisonnable, quoi de plus juste? Certainement c'était triste de songer à la séparation, mais il faudrait bien, un peu plus tôt, un peu plus tard, en arriver là. Alors, pourquoi n'accepterait-il pas maintenant André Marosselle? Un bon parti, à coup sûr, que le meunier! Du cœur, de l'argent, de l'intelligence et de la santé... Où trouverait-il mieux? Oui, mais voilà, c'était si inopiné cette demande; et puis, qui sait? Marceline ne voudrait pas peut-être... D'ailleurs, quel couple de gamins ça ferait!

Cette raison, la seule qui semblait plausible pour retarder la réponse, la seule derrière laquelle il cherchait à se retrancher, ne tenait pas debout cependant, car dans certaines campagnes, et Virmont est du nombre, les jeunes gens, qui ne mènent pas la vie accidentée des villes, se marient très jeunes. Ils se créent de bonne heure un intérieur et une famille; et sans chercher plus loin, lui-même n'était pas, lorsqu'il épousa sa première femme, plus âgé qu'André.

Voilà à quelles réflexions il se livrait lorsqu'une idée lumineuse traversa son esprit.

— Ecoute, garçon, dit-il soudain, ta demande me flatte, et pour ce qui est de moi, j'accepte bien volontiers; reste à savoir ce qu'en pensera Marceline.

— Oh! Marceline...

— Ce n'est point tout; avant de rien décider, il faut bien que tu tires au sort, pas vrai? Car enfin, continua-t-il en riant, ça ne serait point drôle que tu quittes ton chez toi pour t'en aller à la caserne dans je ne sais quelle ville.

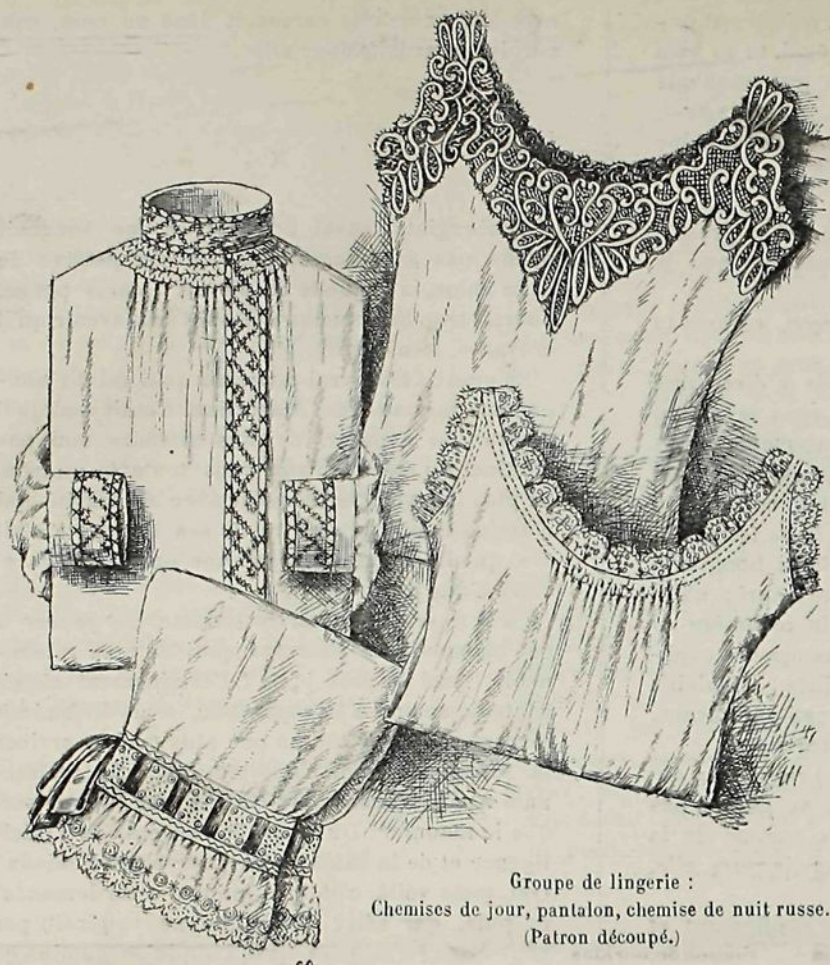
— Ça n'est pas à craindre, répondit le meunier, dont le visage rayonna.

— On ne sait pas, le sort peut être mauvais; il faut voir avant que de parler.

JEAN BARANCY.

(La suite au prochain numéro.)





Groupe de lingerie :  
Chemises de jour, pantalon, chemise de nuit russe.  
(Patron découpé.)

## GROUPE DE LINGERIE

1<sup>re</sup> Chemise de jour en percale, garnie d'un empiècement en jolie guipure formant aussi la manche.

2<sup>re</sup> Chemise de nuit genre russe, en percale, se fermant sur le côté, garnie au col et aux poignets d'une broderie russe jaune, rouge et bleue; une semblable sur la patte qui ferme la chemise. (Patron découpé.) Trois rangs de fronces autour du col au bas desquelles sont marqués des groupes de petits plis.

3<sup>re</sup> Chemise de jour en nan-souk forme bébé, avec coulisse froncée ramenant l'ampleur au milieu, garnie d'une jolie Valenciennes. Ce genre de chemise est très joli en batiste de couleur ou imprimée; le pantalon se fait aussi en pareil.

4<sup>re</sup> Pantalon en percale garni d'une jarretière en entre-deux trous dans lequel passe un ruban bleu noué gracieusement de côté.

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4902  
Et le Patron découpé d'une Chemise de nuit russe, croquis page 96.

## DEVINETTES

## Mots en croix

Avec les lettres suivantes, disposées en croix, former le nom de deux oiseaux :

C E E E H I N P R R S U

(Communiqué par Bluet, Pâquerette et Coquelicot.)

## Mots en losange

Dans un jardin. — Une pointe de terre. — Une arme. — Un mois. — Un fruit. — Participe passé. — Dans l'avenir.

(Communiqué par Bluet, Pâquerette et Coquelicot.)

## Mots en carré syllabique

— Mot latin qui chante les louanges  
Et qui doit être au ciel dans la bouche des anges.  
— Si en touchant le but, la balle rebondit,  
Elle a fait mon deuxième par le hasard produit

— Mon trois coule aux Enfers et le bon La Fontaine  
Nous peint en le nommant une terreur certaine.

(Communiqué par Feu follet.)

## Anagramme

Sur cinq pieds, cher lecteur, vous trouverez d'a-  
[bord,  
Sans la chercher bien loin, une de vos parentes;  
Mais si vous les mêlez, par un bizarre sort,  
Vous me verrez au front des belles élégantes.

## Vers à terminer

Le livre de la vie est le livre .....  
Qu'on ne peut ni fermer, ni rouvrir à son .....  
Le passage adoré ne s'y lit pas deux ....  
Mais le feuillet fatal s'y tourne de lui-.....  
On voudrait revenir à la page où l'on ....  
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos .....

## SOLUTION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DU 13 AOUT

CHARADE : Mer lin.  
PETITES QUESTIONS : 1<sup>re</sup> Le silence. — 2<sup>re</sup> La ville  
Nuits.  
MOTS EN CROIX : Turenne, Murat.  
MÉTAGRAME-FANTAISIE : Tome — Home —  
Côme — Rome — Dôme.

## MOTS EN CARRÉ :

R E N E  
E X I L  
N I N A  
E L A N

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 24 rue Chauchat.





4902

*Imp. Falconer, Paris*  
**Journal des Demoiselles**

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Rue Vivienne 48.

Coiffures de M<sup>me</sup> GALARDI, 4, B<sup>d</sup> Malesherbes - Chapeaux de M<sup>me</sup> RABIT, 26 r. de Chateaudun - Corsets de M<sup>me</sup> EMMA-GUELLE 3, pl. du Théâtre Français - Veloutine FAY, 9, r. de la Paix - Parfums de la M<sup>me</sup> GUERLAIN, 15, r. de la Paix - Chaussures de la M<sup>me</sup> KAHN, 55, r. Montorgueil